

et il n'est pas invraisemblable que c'est aux demeures de leurs parents du Nord, et non aux lointains villages du Nouveau-Mexique, qu'ils faisaient allusion.

Quoique Cabeza de Vaca ne puisse donc en aucune manière prétendre à l'honneur d'avoir découvert et visité le premier le Nouveau-Mexique et ses habitants, il n'en est pas moins vrai que ses rapports et ceux de ses compagnons, quelques vagues qu'ils fussent, donnèrent à Mexico le branle pour des entreprises de découvertes et d'exploration dans l'extrême Nord. La Nouvelle-Espagne était préparée pour des tentatives de ce genre, car il y avait déjà plusieurs années que la renommée de *sept villes* riches et populeuses travaillait l'imagination des colons espagnols au Mexique, et attirait l'attention des gouvernants dans cette direction.

terrados. Algunas dellas edificaren mucho mayores, y controveras á modo de uertes... P. Francisco Javier Alegre, *Historia de la Compañia de Jesús en Nueva España*, vol. I, lib. III, pp. 231-235, est tout aussi explicite.

(La suite au prochain n°.)

LA

## DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MEXIQUE

PAR LE MOINE FRANCISCAIN FRÈRE MARCOS DE NICE

EN 1539

PAR AD.-F. BANDELIER

(Suite)

La légende des sept villes est ancienne. On la trouve entre autres sur le *Universalior Cogniti Orbis Tabula* de Jan Ruysch, de l'an 1508. C'est le récit de la fuite d'un évêque portugais dans une île appelée Antilia avec un nombre de chrétiens que les Maures avaient chassés de la péninsule ibérique<sup>1</sup>. Vers l'an 1529 Nuño de Guzman, alors président de l'audience royale à Mexico, gouverneur de la Nouvelle-Galice, mais de fait de la Nouvelle-Espagne entière, fut informé, dit-on, par un Indien d'Oxitipar, que vers le Nord il y avait sept villes « si grandes qu'on pouvait les comparer à Mexico avec ses faubourgs. » Pour y arriver il fallait « s'enfoncer dans l'intérieur en se dirigeant vers le nord entre les deux mers<sup>2</sup>. » Cette fable, précédée de celles des Amazones, qui avait déjà amené Cortès à faire des tentatives d'exploration du côté de Xalisco, poussa Nuño de Guzman jus-

1) Fray Gregorio Garcia, *Origen de los Indios*, Lib. III, Cap. xx, p. 189.

2) Castañeda, *Voyage de Cibola*, p. 1, cap. 1, p. 2; *Primera Relacion anónima de la Jornada de Nuño de Guzman*, vol. II, Col. de documentos de Garcia Icazbalceta, p. 291 : « É quiso seguir la de las siete cibdades, de que tenia noticia al principio que de México salió... » — *Segunda Relacion anónima de la Jornada de Nuño de Guzman Id.*, p. 303 : « La demanda que llevábamos cuando salimos à descubrir este rio era las Siete Cibdades, porque el Gobernador Nuño de Guzman tenia noticia dellas. » — Je me permets aussi de citer, à ce sujet, un de mes travaux, publié dans le 1<sup>er</sup> volume des *Papers of the Archaeological Institute of America*, et intitulé, *Historical Introduction to Studies among the Sedentary Indians of New-Mexico*, p. 5., enfin aussi *Cibola*. (*N. Yorker Staats-Zeitung*), mai 1885.

qu'à Sinaloa. Ses éclaireurs parvinrent même dans le sud de l'État de Sonora. Là, sur les bords du rio Yaqui, deux de ses officiers, Alcaraz et Cebreros, obtinrent des détails encore plus confus sur les terres du nord<sup>1</sup>. On leur parla ainsi d'un grand fleuve, que les habitants de ses rives avaient barré au moyen d'une chaîne en fer ! La chute, bien méritée du reste, de Guzman en 1536 mit tous les efforts dans cette direction en désarroi ; son successeur Diego de Torres mourut en 1538<sup>2</sup>, avant d'avoir pu s'occuper de découvertes, et Francisco Vasquez Coronado, beau-fils du trésorier Alonzo de Estrada, fut confirmé comme gouverneur de la Nouvelle-Galice seulement le 18 avril 1539<sup>3</sup>. Trois ans s'étaient écoulés depuis l'arrivée d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et de ses compagnons à Culiacan ; cependant rien ne s'était fait. Et certes, ce n'était pas le manque d'énergie ni de sagacité chez les hommes qui gouvernaient la Nouvelle-Espagne à cette époque, qui causait cette inertie apparente. Un pouvoir temporel que Don Antonio de Mendoza exerçait au nom de la couronne, que supportait Pedro de Alvarado et avec lequel Cortès même était alors sur un bon pied extérieurement ; une église au milieu de laquelle retentissaient les grands noms de fray Martin de Valencia, fray Toribio de Paredes (surnommé Motolinia,) de l'archevêque Zumarraga, de l'évêque de Chiapas, fray Bartolomé de las Casas, de fray Luis Cancer, de fray Pedro de Angulo, ne manquaient ni de la force intellectuelle ni de l'appui moral pour tenter de grandes choses. Mais ce qui manquait, c'étaient d'abord les moyens matériels, ensuite la consolidation indispensable à toute action au dehors. Le Mexique, il est vrai, n'avait pas, après sa conquête, dû passer par les perturbations sanglantes dont le Pérou était en proie alors, mais il avait fallu toute la prudence et toute la fermeté du gouvernement d'Espagne pour éviter de semblables désastres. En premier lieu Cortès devait être écarté, car il menaçait de devenir un ennemi autrement dangereux que Gonzalo Pizarro le fut jamais au Pérou.

1) *Segunda Relacion anónima*, p. 303.

2) Matias de la Mota Padilla, *Historia de la Nueva Galicia*, Cap. XXI, p. 109.

3) *Idem.*, p. 110.

Ensuite il fallut réprimer les désordres que les administrateurs destinés à supplanter Cortès provoquèrent. Puis après avoir créé le gouvernement de la Nouvelle-Galice comme une barrière aux empiètements de Cortès vers le nord, le premier chef auquel on confia cette nouvelle province, Nuño de Guzman dut être sûrement puni pour la conduite criminelle qu'il menait envers les Indiens comme envers ses propres compatriotes. Le travail du vice-roi Don Antonio de Mendoza consistait donc en une réorganisation complète du vaste et incohérent empire qui lui était confié, et c'était un travail à la fois lent, difficile et pénible.

Le vice-roi n'en oublia pas, pour cela, les perspectives que les rapports de Cabeza de Vaca ouvraient vers l'intérieur et au delà des limites connues. Il paraît que déjà en 1538, deux religieux, les P.P. fray Juan de la Asuncion et fray Pedrol Nadal partirent le 31 janvier et se rendirent à environ six cents *leguas* au nord-est, jusqu'aux bords d'un grand fleuve qu'ils ne purent pas traverser, ce qui les força à rebrousser chemin. Ce fleuve, d'après les observations astronomiques du frère Nadal (nécessairement fort incomplètes), était situé au 35° degré de latitude, et la source à laquelle j'emprunte le fait, identifie cette rivière avec ce qui maintenant se trouve être le Gila ! Ces deux moines seraient donc les premiers blancs qui auraient foulé le sol de l'Arizona méridional. Leur expédition fut entreprise par ordre du vice-roi Mendoza<sup>1</sup>.

Les religieux étaient alors pour le gouvernement espagnol de puissants auxiliaires dans tout ce qui concernait des découvertes difficiles et hasardeuses. Ils étaient en même temps des

1) Fray Juan Domingó Arricivita, *Cronica seráfica y apostólica del Colegio de Propaganda fide de la Santa Cruz de Querétaro en la Nueva España*, 1792: Prólogo : « El año quince y ocho per Enero salieron de México, per orden del señor Virrey, los Padres Fr. Juan de la Asuncion, y Fr. Pedro Nadal, y caminando al Norueste como seiscientas leguas, llegaron a un Rio muy caudaloso que no pudieron pasar ; y el Padre Nadal, que era muy inteligente en las matematicas, observo la altura del Polo en treinta y cinco grados. — Fray Geronimo de Mendieta, *Hist. eclesiástica Indiana*, lib. IV, cap. XI, p. 398. En el mismo año de treinta y ocho, envió otros dos frailes por tierra y por la misma costa del mar del sur, la vuelta hacia el norte, per Jalisco y la Nueva-Galicia... » Les détails ne sont pas toujours d'accord, mais ils paraissent se rapporter au même fait principal.

auxiliaires peu coûteux, car leurs voyages, entrepris avec les moyens les plus restreints, étaient des voyages de mission et par conséquent à la charge des ordres dont ils faisaient partie. Après la tentative infructueuse de l'année 1538, Don Antonio de Mendoza ne se découragea point, et comme les franciscains étaient les plus répandus dans la partie nord de la Nouvelle-Espagne, il se concerta derechef avec leur provincial qui était alors le frère Antonio de Ciudad-Rodrigo. Ce dernier choisit pour entreprendre un nouveau voyage vers le Nord le frère Marcos, originaire de Nice et par conséquent appelé *Fray Marcos de Niza* dans les sources espagnoles. C'était un « prêtre régulier, pieux, doué de toutes vertus et dévouement, » et qui était « approuvé et reconnu capable de faire ce voyage de découverte, non seulement à cause des qualités indiquées ci-dessus, mais encore à cause de ses connaissances en théologie, et même en cosmographie et en navigation<sup>1</sup>.

Fray Marcos n'en était pas à ses premières armes dans les dures missions de l'Amérique. Arrivé au Mexique en 1531, il passa presque immédiatement à la côte du Pacifique, et de là au Pérou l'année suivante, et accompagna Sébastien de Belalcázar à Quito. Revenu au Mexique (probablement avec Pedro de Alvarado), il s'y fit remarquer par les qualités que je viens de mentionner aussi bien que par ses écrits<sup>2</sup>. Le choix paraissait donc être heureux.

Afin d'assurer au missionnaire un compagnon utile, le vice-roi lui adjoignit, en qualité de guide et en le mettant sous ses ordres, le nègre Estévanico qui avait accompagné Cabeza de Vaca et qui par conséquent connaissait une partie du pays et savait, ou croyait savoir, se procurer un contrôle des tribus sauvages. En outre, six Indiens naturels de Sinaloa, auxquels

1) Fray Antonio de Ciudad-Rodrigo, *Attestation* (dans *Voyage de Cibola*, Appendice, p. 254.)

2) Il avait déjà écrit : « *Conquista de la provincia del Quito; ritos y ceremonias de los Indios*; » « *Las dos Lineas de los Incas y de los Scyris en las provincias del Peru y del Quito*; » « *Cartas informativas de lo obrado en las provincias del Peru y del Cuzco* ». — Voyez Juan de Velasco, *Histoire du royaume de Quito*, traductions Ternaux-Compans, vol. XVIII et XIX, Paris, 1842. Préface, p. viii.

le père Marcos avait donné à Mexico quelque instruction dans la langue espagnole comme dans la religion, furent chargés de l'accompagner. Conjointement avec Francisco Vasquez Coronado qui allait prendre possession du gouvernement de Culiacan et de la Nouvelle-Galice en général, le moine franciscain partit de la ville de Mexico dans l'automne de l'année 1538. Le 25 novembre (ancien style), il accusait réception, dans la ville de Culiacan probablement, des instructions par écrit du vice-roi, que Coronado venait de lui remettre<sup>1</sup>.

Ces instructions témoignent à la fois d'un sentiment de justice et d'humanité, et de beaucoup de circonspection, chez Don Antonio de Mendoza. Il enjoit d'abord au missionnaire :

« Premièrement, aussitôt que vous arriverez dans la province de Culiacan, vous devez exhorter et encourager les Espagnols qui résident dans la ville de San-Miguel, à bien traiter les Indiens qui sont en paix avec nous, et à ne pas les employer à des travaux excessifs. Vous assurerez que s'ils agissent ainsi on leur fera toutes sortes de faveurs, et Sa Majesté leur accordera des indemnités pour les maux qu'ils ont soufferts. Ils trouveront en moi quelqu'un qui les aidera puissamment pour cela; mais s'ils se conduisent autrement, ils seront punis et n'obtiendront aucune grâce. Vous ferez savoir aux Indiens que je vous envoie au nom de Sa Majesté, afin de recommander qu'on les traite bien. Vous leur direz que l'Empereur a été très peiné des maux qu'on leur a fait souffrir, que dorénavant il n'en sera point ainsi, et que quiconque les maltraitera sera puni.

« Vous les assurerez qu'on ne les réduira plus en esclavage, qu'on ne les enlèvera plus de leur pays, et qu'au contraire on les laissera vivre chez eux en liberté sans leur faire ni mal ni tort. Faites en sorte qu'ils bannissent toute crainte... »

Après avoir informé le religieux qu'il lui adjoint le nègre comme guide et que ce dernier doit lui « obéir en toutes choses, comme à moi-même », et de plus que le gouverneur « Francisco

1) Fray Marcos de Niza, *Accusé de réception*. (*Voy. de Cibola*, Appendice, p. 253.)

Vasquez engagera pareillement les Indiens qui sont venus avec Dorantes et les autres naturels de ce pays que l'on pourra trouver, afin que si vous croyiez, vous et le gouverneur, devoir les emmener, vous le fassiez... », le vice-roi lui fait les recommandations suivantes touchant le voyage même :

« Vous chercherez toujours à voyager avec le plus de sûreté possible; vous vous informerez d'abord si les naturels sont en guerre entre eux; vous éviterez de leur donner occasion d'agir contre votre personne, ce qui forcerait de procéder contre eux et de les punir, car, dans ce cas, au lieu d'aller leur faire du bien et les éclairer, il arriverait le contraire.

« Vous prendrez le plus grand soin d'observer la force des peuplades, si elles sont nombreuses ou non, si elles vivent dispersées ou réunies; l'aspect et la fertilité du pays, la température, les arbres, les plantes, les animaux sauvages qui s'y trouvent; la nature du sol, s'il est aride ou coupé par des rivières, si elles sont grandes ou petites; les pierres et les métaux qu'il renferme. Si vous pouvez vous procurer des échantillons de tous ces objets, apportez-en ou envoyez-en afin que Sa Majesté puisse être parfaitement instruite.

« Informez-vous constamment si l'on a connaissance du voisinage de la mer, soit du Nord, soit du Sud, car il pourrait se faire qu'il y ait un golfe par où la mer pénétrât dans l'intérieur. Si vous parvenez à la côte de la mer du Sud, vous enterrerez, sur le rivage, au pied d'un arbre élevé et remarquable, des lettres dans lesquelles vous rendrez compte de ce que vous jugerez à propos de faire savoir. Pour que l'on reconnaisse l'arbre où vous laisserez des lettres, vous y ferez une croix, ainsi qu'à l'embouchure des rivières, dans les endroits qui peuvent servir de ports, et vous y déposerez des lettres. Si l'on expédie des vaisseaux, ils auront ordre de rechercher ce signal.

« Vous ne manquerez pas d'avoir soin d'envoyer constamment des Indiens pour faire savoir la route que vous prenez, comment vous êtes reçu, et ce que vous trouvez de plus remarquable<sup>1</sup>. »

1) Antonio de Mendoza, *Instruction donnée... au frère Marcos de Niza*.

Ainsi muni, préparé et accompagné, Fray Marcos de Niza partit de Culiacan avec le nègre et un frère lai du nom d'Onorato, le vendredi 7/19 mars 1539. Ils marchaient vers le Nord<sup>1</sup>.

Arrivés sur les bords de la rivière de Pitatlan, ils s'arrêtèrent, selon toute probabilité, dans le village de Bamoa. Les Indiens qui y demeurent parlent la langue des Pimas inférieurs du Sonora. C'était alors une colonie récente, ayant été fondée deux ans auparavant seulement, par les Indiens qui avaient suivi Cabeza de Vaca de la vallée des Cœurs, et de ses environs. Ici, frère Onorato tomba malade, et il fallut l'y laisser et continuer son chemin sans lui après s'être reposé trois jours dans le village de Pitatlan<sup>2</sup>. Partout les Indiens leur firent le meilleur accueil quoiqu'ils fussent effrayés » par les chrétiens de la ville de San Miguel, qui, jusqu'à cette époque, avaient l'habitude de leur faire la guerre et de les réduire en esclavage<sup>3</sup>. » Comme la distance qu'ils parcoururent alors était, selon le calcul du frère Marcos, de « vingt-cinq à trente lieues au delà de Pitatlan », il s'ensuit que les naturels du pays parlaient un dialecte de l'idiome cahita ou yaqui<sup>4</sup>. Il n'était pas difficile pour le missionnaire de se faire comprendre à eux par le moyen des interprètes indiens qui l'accompagnaient, car ces derniers étaient, ou bien les plus proches voisins de ces indigènes, ou bien de ceux-ci mêmes. Le chemin ne devait pas s'éloigner beaucoup de la côte, car ils étaient en constante communication avec ses habitants. Quatre journées de marche au delà, après avoir traversé un désert (*desierto*, dans le sens d'un pays dépeuplé, et non pas comme indiquant une région aride et sablonneuse), ils tombèrent chez des Indiens qui n'avaient aucune connaissance des blancs. Ceux-là lui firent comprendre par des interprètes que dans l'intérieur « à quatre ou cinq jours de marche de l'en-

(V. de Cibola, Appendice I, p. 249.) Herrera, *Hist. général*, dec. VI, lib. VII, cap. vii, pp. 155 et 156.

1) Fr. Marcos de Niza, *Relation* (V. Cibola, Appendice, II, p. 256; Herrera, *Hist. général*, dec. VI, lib. VII, p. 156.

2) *Relation*, p. 257; Herrera, *Idem*, p. 156.

3) *Relation*, p. 258.

4) Orozco y Berra, *Geografía*, p. 335. Selon Ribas, *Hist. de los Triunfos*, lib. II, cap. xxvii, p. 101, c'étaient les Ahomes, peut-être aussi les Teguecos.

droit où les chaînes de montagnes s'abaissent, on trouve dans une plaine fort étendue un nombre considérable de grandes villes habitées par des gens habillés de coton. » Ce qu'on lui fit entendre en outre, touchant la connaissance que ces gens devaient avoir de l'or et l'emploi qu'ils en faisaient, est sujet à caution. Le frère leur montrait les métaux qu'il emportait pour connaître ceux du pays, « ils prirent de l'or et me dirent que ces naturels avaient des bassins de cette matière, et qu'ils portaient au nez et aux oreilles des objets ronds en or; qu'ils avaient des petites pelles du même métal avec lesquelles il raclent leur sueur pour s'en débarrasser<sup>1</sup>. » Puis il ajoute l'observation suivante que est d'une haute importance pour la détermination de la route que suivit le missionnaire : « Mais comme cette plaine s'éloigne de la côte, et que mon intention était de ne pas m'en écarter, je résolus de la laisser pour mon retour afin de mieux l'observer. »

Les Indiens Mayos (une branche des Yaqui) chez lesquels ou tout près desquels Fray Marcos se trouvait, ne connaissaient alors aucun métal quelconque<sup>2</sup>. Ceux que le moine leur montrait, ils les jugeaient et les comparaient avec des matières connues d'après leur *aspect extérieur* seulement; et non pas d'après leurs qualités physiques. L'or étant jaune, ils en conclurent tout naturellement que la poterie jaunâtre des Pimas, que les ornements jaunes qu'ils portaient, étaient de la même substance. Aussi l'or avait plus de ressemblance avec la couleur de cette poterie<sup>3</sup> que le cuivre rouge, le fer bleuâtre, l'étain, l'airain, ou même le laiton. De son côté, le religieux qui avait été au Pérou où les indigènes possédaient des ustensiles en or, entendant parler de populations assez fortes, ne vit rien d'extraordinaire dans la conclusion à laquelle le conduisait la réponse des Indiens : que ces populations avaient des vases et d'autres objets du même métal. C'était un malentendu, mais d'autant plus

1) *Relation*, p. 259; Herrera, dec. VI, p. 156.

2) Ribas, *Hist. de los Triumphos*, etc., lib. IV, cap. 1, p. 236; lib. V, cap. 1, p. 284; mais surtout lib. I, cap. III, p. 40.

3) *Relation*, p. 260; Herrera, dec. VI, p. 256.

inévitable que l'on se comprenait sur les mots, sans pouvoir soupçonner la grande divergence des points de vue.

C'est parmi les Mayos ou chez les Yaqui, que le franciscain eut ces informations. Les populations plus nombreuses dont on lui parlait comme étant dans l'intérieur des terres, étaient évidemment les Pimas du Sonora, qui occupaient, et occupent encore en partie, les alentours des flancs occidentaux de la Sierra Madre, entre le 28° et le 29° degré de latitude.

Des Mayos ou Yaquis il passa à Vacapa. Le mot indiquerait qu'il appartient à l'idiome Pima que l'on appelle aussi Névome, et frère Marcos nous dit que l'endroit était à « quarante leguas » de la mer. Il commençait donc à s'éloigner des côtes et à se diriger plus vers le nord-nord-est. Sur la carte dressée par le P. jésuite Eusebius Kühne (Eusebio Kino) on trouve *St Ludov. de Bacapa*, mais cette mission est placée presque à l'ouest de la ville de Tucson dans l'Arizona<sup>1</sup>. Parti de Culiacan le 19 mars, fray Marcos arriva à Vacapa l'avant-veille du dimanche de la Passion<sup>2</sup>, et dans un terme aussi court il n'avait guère pu parvenir plus loin qu'au centre du Sonora. L'idée exprimée à moi l'année dernière par une personne dont les appréciations m'ont toujours été très intéressantes et fort utiles; Don Epitacio Paredes de Magdalena en Sonora, que Vacapa se trouvait alors non loin de la mission de Matape<sup>3</sup> (anciennement Matapa), n'est donc pas invraisemblable. Cependant, Matape est classifié comme un village d'« Eudeves » par Don Manuel Orozco y Berra, mais en tous les cas il était sur les confins des territoires occupés par les idiomes Pimas et Opatas au dernier desquels appartient l'Eudeve à titre de dialecte.

L'après-midi du dimanche de la Passion, fray Marcos expédia le nègre Estévanico en avant avec des Indiens pour reconnaître le pays. Auparavant il avait aussi envoyé des messagers

1) P. Joseph Stocklein, *Der neue Weltbott*, vol. I, 1728. — La carte est aussi dans les *Lettres édifiantes et curieuses*. — Comparez aussi le journal de Matio-Mange dans la 4<sup>e</sup> série des *Documentos para la Historia de Méjico*, 1856, vol. I, p. 327, et dans la même collection le rapport du P. Jacob Sedelmair S.-J., *Relacion que hizo... misionero de Tubatama*, vol. II, pp. 846-859.

2) *Relation*, p. 260. Herrera confirme.

3) Cette mission date de 1629. Orozco y Berra, *Geographia*, etc., p. 344.